

l'ascension furent compensées par une vue admirable, tant sur les Cordillères orientales que sur Quito, encastré entre deux de ces nombreuses chaînes transversales qui relient les Cordillères occidentales et orientales.

A l'époque qui nous occupe les alentours de la capitale étaient encore arides et incultes, et Mullendorff constate que cette situation ne devait pas nécessairement durer.

Cinq mois plus tard il devient encore plus formel en prétendant « qu'au lieu d'aller à la recherche de chimériques mines d'or et d'argent, la population — sans dextérité — ferait mieux d'exploiter la véritable mine d'or du pays : l'immensité des terres arables, qui produiraient avec facilité l'indigo, l'écorce du Pérou (quinquina), le caoutchouc, le sucre, le maïs, le blé. » Depuis, trois quarts de siècle ont passé, et nous pouvons constater que notre compatriote ne s'était pas trompé.*)

Aussi ne voulons-nous pas nous priver du plaisir de rapprocher, dans cet ordre d'idées, son nom de celui de Maurice *Pescatore* (cf. fasc. 2) et de son neveu PROSPER MULLENDORFF (VII 86) dont les prédictions, en ce qui concerne l'Afrique, nous ont frappé.

Ce qu'Emile Mullendorff écrit des tremblements si fréquents en Amérique du Sud reste toujours actuel. Nous n'en retiendrons que quelques faits.

Aucun monument, bâtiment ou aqueduc du temps espagnol n'est resté intact.

Quelques gigantesques sommets vis-à-vis du Chimborazo, c'est tout ce qui reste du Mont Conturs qui — mauvais augure pour les Indiens — s'était effondré quelque temps avant l'invasion espagnole. Vers 1865 toute une montagne avait disparu dans le sol.

*) A la veille de 1940, à peine les 2% des terres arables étaient exploités.

Dans les parties occidentales on cultivait un peu de quinquina (menacé par le produit synthétique), de caoutchouc ; quant au sucre il couvrait à peu près la consommation du pays.

Les plateaux produisent aujourd'hui, mais en quantités insuffisantes pour les besoins intérieurs, du maïs et du blé.

Si Mullendorff semble avoir oublié de parler de la toquilla dont on fait les chapeaux dits de Panama (à moins que cette industrie n'ait pas encore existé en 1872), il ne pouvait pas prévoir le développement prodigieux du café, du tagua (succédané de l'ivoire) et surtout du cacao ; après en avoir été le premier producteur du monde, au début de notre siècle, l'Equateur figure encore aujourd'hui, pour la culture du cacao, en septième ligne.

L'exploitation des richesses minières, qui se trouvent entre les mains de capitalistes étrangers, n'a réellement commencé qu'entre les deux guerres mondiales. En 1939 une compagnie anglaise extrayait 300 000 tonnes de pétrole (la moitié de la production allemande), les chiffres concernant l'or et l'argent représentant environ 1‰ de la production mondiale. (10)